

CHRISTOPHE LUZI
CNRS, Lisa

***De la lettre de l'histoire à la littéralité martiale. Échecs des rites
initiatiques et des rituels de passage dans les romans
simonien et cendrarsien***

***From the Literality of History to the Literalness of War. The Failure of Initiation
Rites and Rites-of-Passage in Claude Simon's and Blaise Cendrars's Novels***

Keywords: Claude Simon; Blaise Cendrars; Novel; History; War; ordeal; water; fire; mud; rain; darkness.

Abstract: It was World War that gave rise to several instances of rites of passage in *L'Acacia*, *Les Géorgiques*, *La Route des Flandres*, three novels by the French writer Claude Simon, and *La Main coupée* written by Blaise Cendrars. There seems to exist a mismatch between the initiatory ordeal and its common representations deep-rooted in the collective unconscious. The warrior has to be a continual offering of blood and suffering, through his atrocious battlefield experience which may not even be expressed in words because of the limits of writing and its ambiguous relationship with war.

Il est rare de trouver dans *L'Acacia*, *Les Géorgiques* et *La Route des Flandres*, trois romans de l'écrivain de littérature française contemporaine Claude Simon, particulièrement représentatifs de l'écriture martiale, des considérations polémologiques qui font de la guerre un concept. La constatation est aussi valable pour *La Main coupée* de Blaise Cendrars, autre récit de guerre aux correspondances nombreuses avec l'écriture simonienne. Au fil de ces romans en effet, le rite d'initiation à la guerre ne renvoie en rien à une entité abstraite, qui la désignerait par des formules génériques et générales, plutôt acquises de seconde main que par l'expérience, et coupées de l'individu, du corps, de la matière.

Saisir la guerre comme une abstraction ou à défaut comme un mot autonome, c'est forcément trahir le texte qui nous occupe, en refusant d'accompagner Charon sur la voie d'une première compréhension de cette atrocité. Lorsqu'elle est donnée à voir chez ces écrivains, ce sont des images organiques, terribles, qui se combinent, issues des ressources tropiques de la langue, et douées qui plus est, d'échos picturaux et artistiques qui donnent à voir la crudité du monde martial.

Ainsi, restituer la guerre *cruelle* consiste à la dire *crûment*. Et à divers degrés de compréhension, la cruauté de la guerre forme le rite de passage des non-initiés. La naïveté déçue de la lecture s'estompe en même temps que celle des personnages diégétiques. Il est intéressant de retracer les aspects de cette initiation douloureuse, et de mesurer l'écart ou la distance à laquelle elle tient. Entrons dans le corps du texte afin d'en cerner l'illustration la plus représentative de toutes parmi ces romans, et poursuivre ainsi notre entrée en matière.

Qu'il est crédule ce « gamin affublé d'un costume de soldat »¹ ! Non seulement victime des préceptes de ses aînés, mais encore de l'opinion doxale, le personnage De Reixach, dans le roman *La Route des Flandres* et aussi *L'Acacia*, endosse avec l'uniforme tous les stéréotypes et les clichés sur la Guerre. Il chevauche ensuite imperturbablement vers Avesnes, à la tête du régiment des hommes naïfs, sans remettre en cause les impensés, les acquis, les postulats de principe que la réalité va décevoir. Seules l'animent la « hautaine invulnérabilité » du chef et « l'absolue supériorité du courage »¹ grâce auxquelles il pouvait, étant « gamin », coucher mille adversaires d'un revers de sabre en bois. Cependant, comme dirait Michel Tournier, « le sérieux meurtrier de l'adulte a remplacé la gravité ludique »² de la prime jeunesse. De Reixach a beau « s'empourprer de colère »³ ou brandir son sabre dans un mécontentement puéril, il échoue à repousser les rafales ennemies qui n'ont plus de commun avec le « pistolet à amorces » et « l'arme d'enfant »¹ que leur bruit. Avec lui meurt symboliquement la crédulité infantile des hommes à l'égard de la parole donnée. Le rite d'initiation de ce guerrier échoue, mais pour quelles raisons ?

Et « comment savoir » ce qui l'attend ? S'étonner des opinions unanimes, se départir des jugements orthodoxes, se détourner des manières coutumières de faire et de dire, lorsque celles-ci sont sans commune mesure avec la réalité constituée, nous dit le philosophe Alain, une impossible bravade pour le soldat. Tout déni de sa part revient à contrarier le sens commun, alors qu'il est « déjà assez difficile d'expliquer ce qui est connu de tous et ordinaire »⁴. La discipline militaire exècre les impondérables autant que les initiatives personnelles. Elle forme au contraire ces « guerriers appliqués » dont parle Jean Paulhan, non moins rompus à l'exécution aveugle des ordres que respectueux de cet « art » martial forgé au cours des siècles, et qui leur sert de rite de passage vers l'archétype du guerrier appliqué.

De Reixach est condamné par les épopées napoléoniennes, d'avance empêché par les batailles policées à la française qui ont servi à entretenir au fil des siècles, au point de les rendre très résistantes, les idées reçues de la mort héroïque au champ d'honneur, de la beauté des combats, de la subtilité des stratégies militaires, autant d'évidences désormais surannées et inopérantes. Le sabreur ne peut détourner de ses lèvres ce calice rempli de mauvaise foi schopenhauerienne que lui tendent l'Histoire et la société, pour lui comme un poison obligé. Il incarne une « espèce d'anachronisme équestre brandissant son sabre »¹ et devient le nouvel exemple du décalage entre la désuétude des idées reçues sur la guerre, et sa réalité : l'initiation peut-elle être, dans ce cas, autrement que malheureuse ?

Ce personnage s'avère être, raison pour laquelle on le retient ici, fortement symbolique d'un rite de passage avorté, et d'une initiation échue à la guerre, mais aussi déçue, en dépit de ce que laissent entendre les déclarations paratextuelles de

¹ Les citations renvoient à Claude Simon, *L'Acacia*, Paris, Minuit, 1989, p. 288, p. 323, p. 304, p. 368 respectivement.

² Michel Tournier, *Le Roi des Aulnes*, Gallimard, « Folio », 1970, p. 390.

³ Claude Simon, *Les Géorgiques*, Paris, Minuit, 1981, p. 95.

⁴ Alain, *Mars ou la guerre jugée*, Paris, Gallimard, « Folio », 1995, p. 134.

Claude Simon sur l'absence de symbolisme dans son œuvre. À travers lui s'opposent sous diverses formes, et c'est là, nous semble-t-il, la teneur du rite de passage universel de la Guerre que l'on développe dans les lignes à suivre, les paradigmes du « cuit » et du « cru » qui mettent en confrontation la classe des chimères « digestibles » pourrait-on dire, avec celle des réalités « indigestes » des combats.

Ainsi s'affrontent dans un premier temps, l'opinion doxale et le paradoxal rite initiatique, désigné dans le lexique de la guerre par le « baptême du feu ». Ceci conduit dans un deuxième temps, à distinguer la guerre « naïve » de la guerre vécue en proposant une lecture interprétative des rites de passage de la guerre, qui aboutit dans un dernier temps à un échec de l'initiation. Tel est le fil argumentatif que nous développons dans les lignes à suivre.

Croyances, sacrifices et consécration

« Comment l'appeler »¹ ? L'impossibilité pour Georges, Blum et les autres cavaliers de nommer distinctement « la chose » face à laquelle ils se trouvent, et qu'ils doivent surmonter afin de devenir d'authentiques guerriers, reconnus d'eux-mêmes et de tous, est révélatrice du déphasage entre, d'une part, les croyances populaires qui portent aux nues les idéaux d'honneur, d'héroïsme et de courage, autrement dit « ce qu'ils s'imaginaient communément que devait être la guerre »², et, d'autre part, l'actualité qui les conduit au sacrifice.

Henri Barbusse, dans *Le Feu*, montre aussi cette inadéquation de la guerre avec les idées reçues. Lorsqu'il est en permission, Volpatte dialogue avec une civile enthousiasmée par les faveurs du combat et la chance qu'il possède d'être à l'honneur: „ça doit être superbe, une charge, hein ? Toutes ces masses d'hommes qui marchent comme à la fête ! Et le clairon qui sonne dans les campagnes [...] et les petits soldats qu'on ne peut pas retenir et qui crient : « Vive la France ! » ou bien qui meurent en riant»³.

Ainsi le rite de passage s'impose-t-il, avant tout, comme une révélation aux non-initiés, dans l'esprit desquels résonnent encore les fausses rumeurs de l'opinion commune, le bruit qui court et ces mots clinquants chargés de mysticisme, qui les ont poussés jusqu'à l'autel sacrificiel, c'est-à-dire le champ de bataille. Une fois arrivés, « l'initiation rituelle »⁴ leur extirpe définitivement toute ignorance. Elle les arrache à leur statut profane par le biais de la consécration. Cette dernière conduit en effet non seulement à la connaissance des « mystères », mais aussi de façon inéluctable à l'immolation. Tel est le cas de Wack, nouveau dormeur du val figé dans une position rituelle, le visage ahuri et la bouche bée, dont la béatitude témoigne d'une accession aux réalités supérieures avant sa mort.

« [Celle-ci lui est] enfin connue non plus sous la forme abstraite de ce concept avec lequel nous [les hommes] avons pris l'habitude de vivre mais surgie ou plutôt frappant

¹ Claude Simon, *L'Acacia*, ed. cit., p. 38.

² *Ibidem*, p. 40.

³ Henri Barbusse, *Le Feu*, « Le Livre de poche », Paris, Flammarion, 1997.

⁴ Claude Simon, *Les Géorgiques*, ed. cit., p. 130.

dans sa réalité physique, cette violence, cette agression, un coup d'une brutalité inouïe, insoupçonnée, démesurée, injuste, imméritée la fureur stupide et démesurée des choses qui n'ont pas besoin de raison pour frapper »¹.

Une expression lexicalisée comme « le baptême du feu », dont le trivial a égaré la signification première, retrouve ici toute sa puissance évocatoire. À nouveau elle acquiert sa motivation de départ. Il en est de même pour ce que l'Histoire « laisse comme un résidu abusivement confisqué, désinfecté et *comestible* à l'usage des manuels scolaires agréés et des familles à pedigree »², auquel la guerre fait recouvrir sa crudité originelle. Ainsi rendu indigeste, le savoir devient insupportable au point d'être fatal alors que naguère l'imagination, les fauxsemblants l'avaient édulcoré et qu'il suscitait de ce fait les appétences goulues de la piétaille. Dans le roman *L'Acacia*, L'apostille de l'Adjudant C. au dos de l'une de ces « cartes postales colorées, patriotiques et sentimentales que le commerce fabriquait à l'époque »³ renvoie symboliquement à ce goût des mets culinaires inconnus, des plats exotiques que veulent savourer les soldats.

« [...] J'espère que nous allons entrer en guerre et que j'aurai l'occasion de mourir pour le drapeau. Respect. Dévouement. Adjudant C. »⁴.

Comme le constate Alain, « la grandeur de l'épreuve explique l'impatience de mourir »⁵, de même que sa nouveauté l'attise. Achille a-t-il pu convaincre Patrocle de rester auprès du feu ? Les délectations sont ainsi un avant-goût de la victoire. Le guerrier est alléché par « les maximes qui tuent », précisément parce qu'elles suscitent un respect quasi religieux. Il déclare donc publiquement et solennellement, vouloir participer au cérémonial de sacrifice et s'invite à mourir. « Ne répétez pas à mon fils qu'une guerre a éclaté », prévient Kipling, « vous lui donneriez envie d'y aller ». Telle est l'attitude des « jeunes bergers et des jeunes montagnards aux crânes tondus d'écolier » qui partent « confiants » pour le baptême. Que n'eussent-ils envisagé ce dernier comme un baptême du feu et une « ordalie » !

Pris dans un processus de « retour à l'origine » qui consiste ici en une réactualisation d'une vérité primitive atroce, la Guerre éprouvée à travers cette cruauté immémoriale est issue du déchaînement des forces élémentaires ainsi que du « réservoir ou plutôt principe de toute violence », dirait Claude Simon, immanent chez l'être humain. Un schème élémentaire de la violence, que subissent les cavaliers des *Géorgiques* : « la nuit », « la pluie », « le froid »⁶ et toute une série d'épreuves les consacrent à la vraie guerre.

Une guerre qui, par exemple, n'est plus celle que l'on retrouve chez le personnage simonien O., qui essaie de la faire comprendre aux non-initiés et

¹ Claude Simon, *La Route des Flandres*, Paris, Minuit, 1960, p. 82.

² *Ibidem*, p. 172.

³ Claude Simon, *L'Acacia*, ed. cit., p. 141.

⁴ *Ibidem*, p. 143.

⁵ Alain, *op. cit.*, p. 134.

⁶ Claude Simon, *Les Géorgiques*, ed. cit., pp. 129-30.

qu'insidieusement, il qualifie de « vraie guerre ». Ce personnage des *Géorgiques* relate en effet avec minutie et indifférence à la fois, comme s'il était l'initiale visuelle d'un observateur attentif et désinvesti, ainsi que le suggère Lucien Dällenbach, de quelle manière il s'est trouvé plongé dans l'actualité des combats les plus pervers perçus dans toute leur force originelle. Des combats non seulement proches pour cette raison d'un « baptême » au sens rituel et religieux que recouvre le substantif, mais associés aussi à une expérience indicible.

O. l'exprime en des termes profanes dont il concède qu'ils sont sans commune mesure avec les révélations de la « boue » et de la « pluie » dont s'imprègne en permanence son treillis, ou du « brouillard froid » qui investit les tranchées et lui glace le visage lors d'interminables veillées en poste.

« Il [l'ancien soldat de 1940 O.] dit que le froid [...] l'avait le plus épouventé, y pensant avec terreur pendant les nuits qui précédèrent son départ pour le front, se représentant les aubes sinistres, les longues heures de faction, avec dans les mains un fusil givré, la boue glaciale où il allait patauger »¹.

Les « aubes sinistres », les « heures de faction », « la boue glaciale », tous ces détails plastiques extraits du tableau peu glorieux qu'il dresse à ses interlocuteurs d'une attente « ennu[yeuse] » au fond de boyaux insalubres des Flandres, ce sont aussi, en dépit de la différence contextuelle, ceux que décrit le narrateur-personnage de *La Main coupée* moulé dans sa gangue de fange à l'entrée des galeries souterraines de la Somme.

On le retrouve ailleurs en train de « faire le pied de grue devant un créneau »². Non que le paysage pareillement « vide », « gris » et recouvert de « boue » dans les descriptions qui suivent les pilonnages nocturnes ou « les rafales déchirantes des mitrailleuses »³ fût ici l'effet d'une vaine coïncidence, encore que cette dernière aille dans la voie recherchée d'une intertextualité entre les deux récits. Mais il indique, en revanche, que la description paysagère remplace les images stéréotypées et démunies de toute réalité, comme celle de la vaste plaine ensoleillée où s'entrechoquent en une bataille rangée les deux parties adverses, dans une débauche des clairons, de fifres et de drapeaux, imaginée par une civile chez Barbusse.

Il se construit ainsi une nouvelle représentation des combats selon une dynamique discursive telle qu'elle renouvelle les stéréotypes guerriers, telle qu'elle inclut désormais les images nocturnes ou crépusculaires d'une immobilité décevante, les attentes interminables d'un ennemi invisible⁴ plongé dans la boue excrémentielle, les nappes d'épais brouillard, le monde liquéfié « en train de se

¹ *Ibidem*, pp. 344-5.

² Blaise Cendrars, *La Main coupée*, Denoël, « Folio », 1946, p. 195.

³ Claude Simon, *Les Géorgiques*, ed. cit., p. 374.

⁴ Pfanckuchen prisonnier est d'ailleurs le premier soldat Allemand que voient les légionnaires : « Sans blague [s'exclame la sentinelle du colonel Dubois] ! Ah merde alors !... non, vise-le... Fais-le moi voir que je le regarde de près... Tu sais, c'est le premier !... » (Blaise Cendrars, *La Main coupée*, ed. cit., p. 261).

dépiauter se désagréger s'en aller en morceau en eau en rien »¹ comme dans *La Route des Flandres*. C'est de manière analogue que le narrateur-personnage de *La Main coupée*

« contempl[e] avec consternation cette aube livide et sa défroque dans la boue. Rien n'[est] solide dans ce paysage dégoulinant, misérable, ravagé, loqueteux et [lui]-même, [il est] là comme un mendiant au seuil du monde, trempé, glaireux et enduit de merde de la tête aux pieds, cyniquement heureux d'être là et de voir tout cela de [ses] yeux »².

Interprétations de l'ordalie : le feu, l'eau, la nuit, la boue ?

Le rite de passage de l'« enfant naïf » au guerrier se concrétise par des épreuves bien définies. Outre celles « de boue glacée, de crasse et de nuit sans sommeil »³, survient l'ordalie des matières ignées qui soumet à l'épreuve de l'oubli. Tandis que la pantomime dérisoire du maniement des sabres et « l'inébranlable assurance fondée sur l'étude des classiques de la guerre » constituent dans la « société » des non-initiés d'importants atouts pour partir guerroyer, ils deviennent inefficaces dans le feu du combat, disparaissent de leur mémoire et se soldent en situation réelle par un échec : la débâcle,

« la désagrégation ultérieure et définitive au contact du feu, et ceci à tous les échelons, l'encadrement lui-même ayant paru à cette occasion perdre la tête, oublier les principes les plus élémentaires, ne s'être plus préoccupé au bout d'un moment de ce qui se passait à l'arrière, chacun, gradé ou simple cavalier, ne pensant et n'agissant plus qu'individuellement »⁴.

Mais l'épreuve du feu correspond aussi à celle des passions. Les sophismes de la société ont naguère persuadé le nombre soldatesque des biens-fondés, voire des vertus du sacrifice en attisant leur haine. Ces passions dont Alain nous rappelle qu'elles se laissent plus que jamais manœuvrer en période de trouble, à dessein d'aveugler la masse, se vainquent finalement elles-mêmes. « Le courage, l'orgueil »⁵ échouent face à la peur et à l'épouvante cartésiennes. « L'Amour du Destin » qui, dans sa cruauté, a d'abord conduit la société à forger des êtres pour la guerre puis a légitimé, dénonce Alain, qu'une victoire aussi insignifiante soit-elle se négocie « au prix de soixante mille cadavres »⁶, se laisse enfin contempler dans sa laide nudité. Est-ce ceci, l'initiation à la Guerre ? Le voile jeté sur la honte d'une condamnation à mort, sitôt levé, laisse cruellement apparaître le déguisement militaire et ses armes dérisoires comme l'apparat grotesque des sacrifiés de l'humanité primitive.

¹ Claude Simon, *La Route des Flandres*, ed. cit., p. 16.

² Blaise Cendrars, *La Main coupée*, ed. cit., pp. 92-3.

³ Claude Simon, *Les Géorgiques*, ed. cit., p. 130.

⁴ Claude Simon, *Les Géorgiques*, ed. cit., p. 83.

⁵ Claude Simon, *La Route des Flandres*, ed. cit., p. 172.

⁶ Alain précise que ce sont non pas les intérêts pécuniaires, politiques, etc. mais les passions passions qui à la racine aguerrissent les hommes, leur enflent les poitrines : « ce sont les passions qui mènent le monde et non les intérêts » (*Mars ou la guerre jugée*, ed. cit., « Des passions », p. 89).

« (car on les avait pourvus de sabres : non seulement les officiers mais les simples cavaliers, comme par dérision, comme ces condamnés que l'on affuble pour les conduire au supplice par un raffinement des cruauté parodique, d'attributs ou de couronnes grotesques : ils faisaient partie de leur armement, passés sous le cartier gauche de la selle, la coquille de cuivre près du pommeau, l'éclat du fourreau dissimulé par un étui de toile brune, et on leur avait même appris à s'en servir ou du moins à les manier, toujours sans doute dans le même esprit de dérision, de parodie et de mascarade) »¹.

D'ailleurs, les gradés s'apparentent à ces prêtres bourreaux, évoqués par René Girard. Au cours de leur mimétique cérémonial de sacrifice, chacun des membres de la caste secrète reproduit le geste originel, « copie son comportement sur celui du gradé immédiatement supérieur » afin de ne pas profaner le rite. Ainsi que le rappelle Mircea Eliade, « tout sacrifice *répète* le sacrifice initial et coïncide avec lui »². Cette poignée d'initiés échappée des termes sanglants de la consécration connaît déjà les séquences gestuelles et langagières taboues auxquelles rien ne doit être changé, pas un iota de ce « mystérieux code de préséances et de hiérarchie ». Une fois achevés les préparatifs, les boucs sont conduits à l'autel pour qu'ait lieu la révélation, fascinés par les mystérieux savoirs de ceux qui les y conduisent. Autour du général venu passer en revue ses troupes flotte ainsi l'aura mystique du grand prêtre.

« [Il n'est plus un homme mais] une entité, un symbole, l'incarnation enfin visible (pour la moitié des cavaliers, ceux de l'échelon de réserve, qui ne l'avaient pas connu au quartier, entrevu seulement, confondu parmi d'autres officiers supérieurs, à l'occasion de deux prises d'armes en plein champ, il était quelque chose comme un mythe, une abstraction), la délégation matérialisée de cette toute-puissance occulte et sans visage [...] »³.

La « société » a levé en masse des soldats émissaires, à la différence que leur mort n'est pas expiatoire, mais gratuite. Sous couvert de leur inculquer la discipline militaire et de les former aux grands idéaux, elle leur a appris les rudiments de la servitude à dessein de les rendre, le jour crucial, dociles à une offrande propitiatoire. Ces cavaliers sont signés comme peut l'être un bouc avec des peintures. Ils sont marqués par l'uniforme, le sabre et tous les autres apprêts sacrificiels qui en font des êtres pour la souffrance et pour l'immolation,

« (Comme [...] pour les conserver en vie à seule fin de pouvoir, le jour venu, traînés par deux aides-bourreaux ou à cheval sur des charnes les conduire dans une aube grise ou par une radieuse matinée de printemps à ce pour quoi on les a soigneusement maintenus aptes à respirer : souffrir et saigner) »⁴.

Claude Simon place l'acte de désignation des victimes sous le signe de la modalité déontique, ainsi que le fait René Girard. Le *on* indéfini, coréférentiel de «

¹ Claude Simon, *Les Géorgiques*, ed. cit., pp. 125-6.

² Mircea Eliade, *Le mythe de l'éternel retour*, « Folio/Essais », Paris, Gallimard, p. 49.

³ Claude Simon, *L'Acacia*, ed. cit., pp. 36-7.

⁴ Claude Simon, *Les Géorgiques*, ed. cit., p. 111.

la société » qui inclut les bureaucrates et autres stratèges de guerre prétendus, oblige en effet au sacrifice des néophytes. Ces derniers n'ont « absolument aucune espèce de chance »¹. Il n'est que leur silence définitif qui permette de voiler la réalité cruelle, donc d'entretenir l'atmosphère de mystère requise pour la cérémonie martiale. Si, par sacrilège, était faite quelque divulgation à la masse des autres profanes, alors la guerre perdrait sa puissance d'illusion. Il faut pour restreindre la caste et préserver ses secrets, que le plus grand nombre des nouveaux initiés périsse, que soit prise la décision

« non pas de désarmer, ni même de décimer, mais d'exterminer, d'effacer de la surface de la terre, et non pas encore pour quelque refus d'obéissance, quelque acte d'insubordination, une mauvaise conduite à l'égard au feu, mais simplement parce qu'[il] exist[e] »².

Le privilège de l'élection n'est pas accordé à tous, sans quoi il n'en serait plus un. Cette masse³ que l'Hector de Giraudoux invoque au cours de la pesée avec Ulysse n'est bonne qu'à grossir l'hécatombe. Dans sa sélection, la guerre soupèse les vies, elle estime la pesanteur des hommes. Lorsqu'un initié au cou de poulet et aux épaules osseuses survit contre toute attente, des bergers, des paysans bâtis et des artisans laborieux finissent sur le fléau de la Mort. Le passage initiatique est un échec, car il ne conduit à rien d'autre.

Il apparaît en conséquence, après une démonstration effectuée au fil de la lecture de ces récits de guerre, qu'il reste possible d'élargir à un corpus bien plus large, une inadéquation de principe entre l'épreuve initiatique de la guerre et les fausses représentations qu'en véhicule la *doxa*. Nécessairement, celle-ci ne peut pas connaître les rites secrets, car celle-là se préserve de toute vulgarisation, par la mort du plus grand nombre de ses initiés.

Dire crûment la guerre ou la montrer dans sa nudité la désacraliserait à l'instar du divin. Pour que le mystère subsiste autour d'elle, le profane doit demeurer dans l'ignorance ou dans la fausseté, et entamer un passage vers l'inconnu, lui faire une offrande continue de sang et de souffrances, aux marges d'une expérience de l'indicible, que nous pourrâmes jamais réellement reproduire, dans les rapports ambigus mais intimes qu'il entretient avec la fiction et la réalité, l'acte d'écriture romanesque.

¹ Claude Simon, *L'Acacia*, ed. cit., p. 38.

² Claude Simon, *Les Géorgiques*, ed. cit., p. 77.

³ « Je pèse tout un peuple de paysans débonnaires, d'artisans laborieux, de milliers de charrues, de métiers à tisser, de forges et d'enclumes ». Ce peuple constitue aussi la population rurale d'un espace encore majoritairement agricole avant 1914 et après 1918 (Jean Giraudoux, *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*, « Le Livre de Poche », Grasset, 1935, Acte II, scène 13, p. 154).